Christophe
DUFOSSÉ

LA DIFFAMATION

roman

DENOËL

Extrait de la publication

La Diffamation

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

L'Heure de la sortie, 2002

Extrait de la publication

Christophe Dufossé

La Diffamation

roman

DENOËL

Extrait de la publication

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage
sans l'autorisation de l'éditeur ou
du Centre français d'exploitation du droit de copie.

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Extrait de la publication

Pour Audrey

Je viens de lire dans *L'Imitation du Christ* : « Nul homme ne peut sortir sans danger s'il ne sait demeurer volontiers chez lui caché. »

Comme l'habitude m'a fait remplir à la perfection cette dernière condition, il est bien dommage que je ne puisse en profiter au-dehors... mais c'est ainsi que tous nos talents se perdent dans ce monde absurde.

Alice James, *Journal*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Avertissement de l'auteur

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées est entièrement intentionnelle. Les noms ont simplement été changés afin de protéger les innocents.

Extrait de la publication

1.

Je n'ai aucune idée de l'heure lorsque j'ouvre les yeux, mais je sens quelque chose d'inhabituel se passer. Est-ce que ce sont des moineaux que j'entends piailler dans les arbres ? Est-ce déjà l'aurore ? Combien de temps ne reste-t-il avant de me lever ?

Il me semble que je rêve encore à moitié, une succession d'images décousues, puis je me réveille. Les chiffres verts du radio-réveil indiquent 1 h 52. L'atmosphère dans la chambre est douce, feutrée. Cette nuit, il me semble apercevoir des éclairs de lumière qui pénètrent par les interstices des rideaux entrouverts. Le volume de la chambre perd étrangement de sa densité. La clarté rend les choses plus légères à ce moment de la nuit et, même en inspirant l'air profondément, j'ai l'impression d'un vide considérable dans ma poitrine, comme si une part importante de moi-même sentait la venue d'un danger.

Vincent marmonne dans son sommeil. Sans tourner la tête ni même tendre le bras, je sais qu'il est là. Je

Extrait de la publication

m'approche de lui pour rentrer dans sa chaleur. Son dos est collé contre mon ventre et les creux de ses genoux sont imbriqués dans les miens. Nos corps s'entremêlent si bien l'un dans l'autre qu'il n'y a aucun espace entre eux. Quelques instants plus tard, il se réveille, et une bouffée d'air chaud s'élève lorsqu'il se tourne vers moi. Il me dévisage avec une sorte de grimace effarée, une interrogation qui évoque le choc du réveil. Je pose la main sur son visage et sens la tiédeur du sommeil. De l'autre main, je suis le contour de ses traits. Il se retourne à nouveau en tirant la couette sur sa tête. Je l'entends remuer un peu, puis je m'immobilise en retenant mon souffle. Au bout de quelques secondes, le ronflement qui s'élève dans la chambre indique qu'il s'est rendormi.

Je fixe le plafond dans l'obscurité pendant quelques minutes en écoutant le courant régulier et lointain de la circulation de nuit. Ensuite je me lève doucement en tâtonnant avec mes orteils sur le tapis de jute, rêche pour mes pieds nus, à la recherche de mes chaussons. Puis je me dirige vers le commutateur de la salle de bains tout en rabattant la porte pour que la lumière ne réveille pas Vincent. Une fois habillée de ma robe de chambre, je reste immobile dans la demi-obscurité. J'entends soudain du bruit dehors dans le jardin, à un mètre ou deux de la fenêtre en contrebas, semble-t-il. J'entrouvre un peu plus les rideaux et distingue une silhouette qui se tient près du mur, face à la muraille de lierre dont nous avons coupé les racines cet été et qui achève de se dessécher.

Extrait de la publication

Un brasillement suivi d'une volute de fumée dessine la figure de mon fils Simon, en train de fumer une cigarette, la main gauche enfoncée dans les poches de son long manteau noir à gros boutons qui lui donne vaguement l'air d'un rabbin. Il renifle sans cesse à cause du froid, et, à chaque fois, sa tête tire à gauche pour s'essuyer le nez sur le revers élimé de son manteau. Son aspect tranquille, son absence de mouvements ont quelque chose d'inquiétant. Sa présence surnaturelle se découpe sur la nuit, formant une masse d'une proximité immense. Une fois écrasé son mégot, il sort de sa poche un briquet et commence à faire danser la flamme sur les filaments brunâtres de lierre. J'aperçois ses yeux à l'ombre de la visière de sa casquette lorsqu'il tourne son regard vers la fenêtre de notre chambre. Il ne peut me voir mais je discerne un sourire sur ses lèvres alors que ses yeux tournés à gauche semblent fixer un point invisible. Nous restons là un long moment à nous observer mutuellement. Je me rends compte pour la première fois, moi qui suis sa mère de toute éternité, à quel point cette bouche d'adolescent commence à railler ses yeux enfantins.

Est-ce la puissance de la nuit ? Qui est ce garçon, pourtant familier dans le jardin ? Que fait-il à cette heure avancée devant le mur de lierre ? Je sens planer une menace comme s'il n'était pas mon fils, mais un ami à lui, dérangé mentalement, qui se serait introduit chez nous.

Extrait de la publication

La chambre reste plongée dans l'obscurité et je reste postée à la fenêtre attendant que des flammes apparaissent et serpentent vers le sommet du mur. Ce n'est pas une attente chargée d'impatience, mais seulement le sentiment que quelque chose va arriver et que, si je reste là encore un moment, je verrais le mur s'embraser et mon fils se transformer en torche vivante. C'est alors que je commence à avoir peur, une peur irrépressible et palpable. Je reste paralysée par l'absurdité de la situation.

Après avoir compté jusqu'à dix, je me retourne soudain pour échapper à l'engourdissement qui s'est emparé de moi. J'atteins la porte de la chambre et m'agrippe à la poignée pour mieux me projeter vers le couloir. Je jette un coup d'œil vers la chambre de Simon par acquit de conscience. Le lit n'est même pas défait, des disquettes jonchent le bureau et une affiche *Jesus doesn't love me* semble me toiser ironiquement de l'autre côté de la pièce. Je reste debout un instant, à hocher la tête à l'entrée de cette chambre.

Je descends en m'accrochant à la rampe, doucement pour ne pas réveiller mon mari. Je traverse ensuite la salle à manger dans l'obscurité, de l'autre côté de la cuisine, et je me dirige à tâtons vers le hall d'entrée qui donne à la fois sur la rue et sur le jardin. Je reste derrière la porte vitrée quelques secondes et je fixe Simon jusqu'à ce qu'il se retourne et me voie. J'ai un pressentiment affreux, ce picotement serré dans la gorge que je connais si bien lorsqu'il y a quelque chose au-devant de moi que je n'ose affronter.

Simon est toujours face au mur à faire jaillir la flamme de son briquet sur les brindilles de lierre. J'ouvre la porte et reste sur le seuil. L'air de la nuit est revigorant, piquant. Je ne vois plus rien pendant plusieurs secondes, ou juste un éblouissement, une ombre blanche d'une grande intensité, et je reste plantée là, sonnée, en attendant que le jardin réapparaisse pour pouvoir sortir de l'éblouissement. Je surmonte mon saisissement et lance à Simon :

— Qu'est-ce que tu fais dehors, à cette heure de la nuit ? D'où sors-tu ?

Il se retourne, pétrifié, et me dévisage avec un intérêt gêné. Il laisse tomber le briquet à ses pieds.

— Dis-moi ce que ça signifie, je demande à nouveau en désignant le briquet. Tu fumes, maintenant ?

Il secoue la tête dans un mouvement d'incompréhension. Je regarde ses yeux fixes et crispés céder, puis s'adoucir progressivement en une ébauche de sourire. Son regard exprime alors un amusement détaché, me signifiant que certaines choses doivent de toute façon arriver et que s'y opposer n'y changerait rien. Des flammèches s'embrasent soudain dans son dos. Une combustion désordonnée, presque mythologique, qui donne l'impression d'un ralenti stupéfiant. J'ai peur. Bien plus que jamais jusqu'alors. J'ai l'impression que si je remue une partie quelconque de mon corps, je risque de provoquer quelque chose d'irréparable.

Vincent apparaît à ce moment-là à la fenêtre, les cheveux en désordre. Il a un air hagard et porte une

Extrait de la publication

chemise blanche froissée qui le fait ressembler à un otage du Liban. Une poignée de miettes incandescentes survole alors brièvement Simon qui enlève son manteau et s'en sert comme d'une couverture ignifugée pour étouffer les flammes. Vincent hurle d'aller chercher une cuvette à la cuisine. Il disparaît de la fenêtre tandis que je me précipite vers la cuisine et réalise que seaux et cuvettes sont dans la lingerie, au premier étage. Je remplis deux grandes casseroles d'eau et reviens vers l'incendie. Dans mon affolement, la moitié de ce que je transporte inonde le hall d'entrée.

Lorsque j'arrive près du sinistre, quelques baguettes de lierre projettent encore des nuées d'étincelles flamboyantes mais la partie du mur qui s'était enflammée produit une épaisse fumée âcre. Vincent, deux seaux en appui sur le rebord de fenêtre, observe l'extinction du brasier, les morceaux calcinés dégouttant d'une eau noirâtre. Simon est au milieu du jardin en tee-shirt, tête nue, en train d'applaudir son père en souriant, comme un acteur de théâtre remerciant en retour la loge qui vient de l'acclamer. Ses cheveux, ses vêtements sont mouillés et il tient son manteau à la main. J'avance vers lui, laisse tomber mes deux casseroles et le serre dans mes bras. Un douloureux élancement me troue l'épaule droite.

— Va te coucher, maintenant, je murmure à son oreille sur un ton dégagé de toute volonté d'explication.

Je prends sa tête entre mes mains et le regarde bien en face. C'est la première fois dans ses yeux que je sens un voile aussi compact entre lui et moi. J'essaie de dissimuler l'impression d'impuissance qui vient de s'emparer de moi. Il détourne la tête puis se dirige vers le hall en traînant son manteau derrière lui. Je relève la tête pour regarder Vincent mais il a déjà disparu. Lorsque, quelques minutes plus tard, je vais le rejoindre, après m'être assuré que Simon est retourné dans sa chambre, il m'attend couché sur le dos, les mains derrière la nuque, la couette remontée jusqu'au menton. Je m'approche de lui en le taquinant, en l'appelant « mon petit Canadair » pour détendre l'atmosphère.

Une fois la tension de l'effroi retombée, je tremblote encore de soulagement une heure plus tard. Nous finissons par somnoler après avoir évoqué les exploits pyrotechniques de Simon et tenté d'avancer quelques explications. Nous passons toute la nuit l'un contre l'autre, en attouchements moites, les jambes entremêlées. Nous nous réveillons parfois, nous parlons un peu et faisons l'amour avec une vigueur inconnue, le souffle précipité. Finalement, je me rendors pour être réveillée quelques heures plus tard par l'odeur à la fois douceâtre et métallique de lait chocolaté en train de brûler.

Encore Simon, me dis-je terrifiée.

Extrait de la publication

L'incident de cette nuit était prévisible, me suis-je dit en me réveillant. Simon a tellement l'habitude de faire brûler quelque chose, à n'importe quelle heure de la journée, pour le plaisir. Il a un ordre de préférence très étudié : l'odeur de lait cacaoté vient en premier, ensuite le pain de seigle brûlé, les fils de textile qui dépassent de ses vêtements avec une prédilection pour le nylon, le papier millimétré, le plastique des bouteilles, etc. Cela vaut mieux que sa sinistre passion de l'été précédent qui était d'exterminer les fourmis à l'allume-gaz.

Notre fils vient d'avoir quatorze ans. Il est grand et un peu gauche, sa haute taille lui étant venue prématurément et par poussées irrégulières. D'abord ses mains et ses pieds, puis ses jambes, ensuite ses bras se sont développés à quelques mois de distance, de sorte qu'il semble composé de parties issues de plusieurs corps de tailles diverses. De là son air sans grâce et fragile, comme un flamant rose ou un héron arpentant un sol rocailleux.

Simon est un élève surdoué. Il y a une sorte de malédiction sur les filles et les garçons brillants. Ils se sentent surveillés en permanence et ils en souffrent. Nous ne savons pas avec Vincent de quoi souffre Simon. Il parle très peu et limite les contacts avec les autres au strict nécessaire, sauf au téléphone où il peut rester des heures entières. Le psychologue chez qui il se rend deux fois par semaine a évoqué la possibilité qu'il ait une composante schizoïde prononcée. Cela

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Christophe DUFOSSÉ

LA DIFFAMATION

Né en 1963, Christophe Dufossé a obtenu le prix du Premier Roman pour *L'Heure de la sortie*, publié en 2002, salué par la critique, traduit en dix langues et bientôt adapté au cinéma. Il vit à Chinon et se consacre désormais à l'écriture.

La ville d'Amboise, son tourisme, sa gastronomie, son parc immobilier de caractère. Rien ne semble pouvoir troubler ce petit paradis des bords de Loire. Alors, à quoi tient ce malaise qu'Anna ressent chaque jour un peu plus ? Au vide d'une année sabbatique, loin de l'université ? À l'humeur étrange de son fils adolescent, fasciné par de sanglants faits divers ? À l'angoisse de Vincent, son mari, déstabilisé par un patron pervers et manipulateur ?

Avec une sensibilité extrême, Anna retrace l'éclosion du mal. Et, comme en un brusque orage, tout prend corps. La violence diffuse de la petite ville se cristallise et se retourne contre un seul homme, Vincent, jusqu'à la chute et la destruction.

Dans un crescendo feutré, Christophe Dufossé fait monter les décibels d'un bruit de fond anodin jusqu'au seuil où tout s'accomplit en une mise en scène infernale.

DENOËL

B 25459.3 09.04
ISBN 2.207.25459.3
18 €

9 782207 254592

Extrait de la publication